

NOTES

[1] Au IV^e siècle, la célébration de la semaine-sainte à Jérusalem s'ouvrait le samedi, veille du Dimanche des Rameaux, par un service dans le sanctuaire dit " Lazarium ", à Béthanie.

[3] La semaine qui précède le dimanche de la Résurrection est appelée par les Grecs la " sainte et grande semaine ", par les Latins " grande semaine " (hebdomada major) ou " semaine sainte " (hebdomada sancta). Les Russes l'appellent " semaine de la Passion " ; ce nom prête à confusion, car les Latins nomment " semaine de la Passion " (hebdomada Passions) la semaine qui précède le dimanche des Palmes et que les Grecs appellent " semaine des rameaux ". Il ressort des documents historiques que la semaine-sainte était célébrée dans presque tout le monde chrétien à la fin du IV^e siècle, avec des offices spéciaux et des jeûnes particulièrement stricts. Nous avons de nombreux et précieux renseignements sur la célébration de la semaine-sainte à Jérusalem à cette date, grâce au récit que nous en a laissé vers 388 un témoin oculaire, la pèlerine Etheria.

[7] À la fois les Grecs et les Latins donnent ce nom au dimanche qui précède Pâques. Nous savons que, dès 397, des palmes étaient, ce dimanche, bénies dans les églises de Mésopotamie. À Jérusalem, vers la même date, le dimanche des Rameaux était célébré comme il suit. Les fidèles se réunissaient au lever du jour dans l'Anastasié (église du Saint Sépulcre) ; de là, ils se rendaient au Martyrium (église du Golgotha) où était célébré le service ordinaire du dimanche. Au début de l'après-midi, une procession allait au mont des Oliviers où un office avait lieu. Vers trois heures, la procession se transportait à l'Imbomon, lieu où, selon une tradition, se serait accomplie l'Ascension de Notre-Seigneur. Un autre office y était célébré. Vers cinq heures la procession descendait à Jérusalem, les enfants portant des palmes et des branches d'olivier, et l'on chantait les vêpres dans l'Anastasié. Des prières au Martyrium achevaient la journée.

[8] Le prophète veut opposer à l'image classique des rois montant sur des chariots ou des chevaux une image nouvelle : un roi dont l'entrée dans sa propre capitale est une manifestation d'humilité. L'âne est le contraire du cheval qui suggère guerre et conquête.

[9] Le récit de Matthieu reproduit, avec de légères retouches le récit de Marc (11, 1-11). Matthieu fait de Bethphage le point de départ de l'entrée à Jérusalem, tandis que Marc mentionne à la fois Bethphage et Béthanie. Bethphage signifie " maison des figes vertes ". Y a-t-il un lien entre ce nom et la malédiction du figuier stérile, au début de la dernière semaine d'enseignement de Jésus ?

[10] La liturgie de ce dimanche est celle de Saint Jean Chrysostome.

[11] Proverbes 23 : 26.

[12] Certaines Églises – surtout qui s'appuyaient sur l'État (et particulièrement les Églises orthodoxe et luthérienne) – ont trop souvent accepté l'autorité de l'État comme suprême et indiscutée en matière d'éthique sociale, nationale et internationale. On voit même telle ou telle de ces Églises acclamer et bénir un État que maintenant combat et opprime le christianisme.

L'Église romaine prêche le Christ-Roi et a institué une fête de la royauté du Christ ; mais ses silences, en certains cas récents, ont affligé beaucoup d'âmes qui attendaient d'elle certaines paroles précises. À Byzance, le césaro-papisme s'épanouissait au moment même où les décorateurs des églises se plaisaient à représenter le Christ avec les attributs de la souveraineté : Hérode aussi couronnait Jésus et l'habillait de pourpre, à sa manière...

[13] Au temps du Christ, parmi une population qui ne parlait plus l'hébreu, le mot hébreu Hosannah avait perdu sa force et son sens primitif. Il était devenu simplement une sorte d'acclamation, un cri de joie ou de bienvenue. C'est dans ce sens qu'on l'employait le septième jour de la fête des Tabernacles, appelé " jour de l'hosannah " ou le " grand hosannah ". Mais, originellement, le mot Hosannah avait un sens très fort : " sauve maintenant, prie. " Les implications du terme étaient nettement messianiques. C'est dans ce sens profond que le Saint-Esprit, lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem, a mis ce mot sur les lèvres de la foule, – sans que celle-ci en eût conscience.

Extrait du livre *L'An de grâce du Seigneur*,
signé « Un moine de l'Église d'Orient »,
Éditions AN-NOUR (Liban) ;
Éditions du Cerf, 1988.